

RECEPTIONS ACADEMIQUES EN 1974

Séance du 28 janvier 1974

RECEPTION DE M. le Docteur Paul NAVARRANNE

Eloge de M. le Professeur Georges GUYENOT

Monsieur le Président,
Madame,
Messieurs,

L'image — quelque peu mythique — représentant le Chirurgien aux yeux du profane est habituellement celle d'un "homme fort" qui, instruit par son expérience de la vie et des êtres, maître de techniques délicates et sûr de son art difficile, aborde les problèmes professionnels et humains avec au cœur une assurance tranquille et une sereine quiétude.

Le Chirurgien praticien que je suis eut souhaité offrir ce soir un fidèle reflet de cette théorique image, et accéder en cet état d'âme au moment traditionnel et redoutable auquel vous conviez, Messieurs de l'Académie, ceux à qui vous ouvrez les portes de votre illustre Compagnie.

Las ! c'est un chirurgien désarmé qui se présente à vous ce soir tant il ressent intensément, dans un désarroi, croyez-le, très sincère, en regard de l'insigne honneur qui lui est fait, à la fois son indignité profonde et la faiblesse de ses mérites.

Le poids de ces derniers — si tant est qu'ils existent — est sans commune mesure avec l'indulgente Amitié dont vous m'honorez. J'ai su, dès l'abord, que c'est

à cette seule Amitié que je dois la faveur et la joie profonde d'avoir été admis à prendre place parmi vous, et très particulièrement, à la confiante sollicitude que me portent mes maîtres vénérés et mes amis de la Section de Médecine parmi lesquels celui qui assume mon parrainage, le Médecin Colonel Gilis dont la chaude et persuasive éloquence a sans nul doute entraîné cette unanime adhésion qui m'a laissé tout à la fois comblé, confus et rempli de la plus vive gratitude.

Pour votre confiance amicale, que je m'efforcerai de ne pas décevoir à l'avenir, je vous adresse, Messieurs, du fond de mon être un très chaud et très vibrant Merci.

Mais comment ne pas vous remercier avec la même sincérité, Messieurs, de m'avoir fait découvrir du même coup, en m'accueillant parmi vous, cet être d'exception qui fut mon prédécesseur à ce fauteuil : le Professeur Edouard Guyenot.

Je n'ai pas eu la chance ni l'honneur de le connaître, je ne l'ai même jamais rencontré, ma carrière de chirurgien du Corps de Santé Colonial ayant écarté pendant de longues années ma route de Montpellier et de sa Faculté où je ne retournais que de loin en loin pour de brefs séjours comme un marin à son port d'attache.

Pour évoquer ce soir Edouard Guyenot et essayer d'être fidèle à sa mémoire je me suis donc livré à une longue quête. Peu à peu auprès de Madame Guyenot sa compagne que je salue avec émotion, auprès de ses maîtres, de ses pairs, de ses élèves, en lisant ses travaux, j'ai découvert l'Homme, le Médecin, le Pionnier, l'Humaniste. Et c'est avec une surprise émerveillée et une admiration renouvelée que j'ai appris à connaître peu à peu chacune des facettes de sa riche personnalité.

Mon désir le plus cher, aujourd'hui, est avant tout de ne pas la trahir, et peut-être même d'oser prétendre la révéler à certains d'entre vous. Car il en est des hommes comme des événements ; ce n'est souvent que passé le temps, pris le recul et la distance, dans le silence de la réflexion et de la méditation que l'on en sonde la profondeur réelle qu'un contact superficiel encore que parfois fréquemment répété n'avait permis que d'entrevoir. Sans doute le Professeur Guyenot était-il de ceux-là qui ne livrent que lentement, chemin faisant et pas à pas leurs richesses, tant ce Jurassien au clair regard, d'un abord fait de courtoise réserve, implanté sous notre ciel languedocien dès sa jeunesse était d'un caractère bien peu méridional.

Issu d'une lignée franc-comtoise comptant nombre médecins et hommes de robe, Edouard Guyenot naquit à Paris, à la veille de la Grande Guerre, le 11 juillet 1914. Son père qui selon l'image d'un de nos maîtres "marchait résolument dans l'avenue de la découverte" devait devenir un illustre biologiste de renommée universelle et fut appelé à occuper dès après la guerre en 1919 la Chaire de Professeur de Zoologie à l'Université de Genève. C'est là, dans cette Cité à la fois riante et austère, qui unit à l'harmonieuse douceur de son site lacustre la rigueur d'un calvinisme vivace, que grandit le jeune Edouard et que se manifesta son éveil intellectuel et affectif.

C'est là encore, dans un milieu familial de tradition catholique, comme au Collège Salésien de Florimont, qu'il reçut une formation chrétienne solide et que s'enracina en lui une foi authentique qui devait sous-tendre toute sa vie et toute son action future.

Son père, le Professeur Emile Guyenot avait succédé dans sa Chaire de Genève à d'estimables zoologistes de l'ancienne école, dont l'enseignement traditionnel était surtout descriptif. Il transforma radicalement cette Chaire en y faisant entrer largement la Biologie générale et en donnant à l'étude des grands phénomènes de la vie, l'hérédité, la sexualité, la mécanique du développement, ainsi qu'à la cytologie chromosomique une très large place.

Cet homme puissant, doué d'une force physique et d'une vitalité rares était aussi un magicien du verbe, subjuguant son auditoire par la clarté de sa pensée et l'élégance de sa phrase. Dans son laboratoire et sous sa Direction toute une Ecole, son Ecole, s'adonnait à la recherche biologique avec une activité intense et dans une extraordinaire atmosphère de collaboration intime que tous ses élèves d'alors, devenus à leur tour des savants éminents (l'un d'eux fut Prix Nobel) se plaisent à reconnaître.

Membre de l'Institut de France, Maître de notoriété mondiale, Emile Guyenot fut aussi un grand écrivain, défenseur des théories néodarwinistes dans des ouvrages devenus classiques : l'"Hérédité", "la Variation", "l'Evolution"... On comprend combien, vivant dans un tel "climat" le jeune Edouard Guyenot put recevoir de son Père une initiation biologique inégalable durant toute sa jeunesse, et combien cette empreinte scientifique et humaniste le marqua pour toute son existence.

Bachelier, puis étudiant au P.C.N. à Paris en 1931 et 1932, il poursuivit ensuite de solides études médicales à Besançon où il est nommé externe des

Hôpitaux en 1935, enfin à Montpellier où l'attirèrent le climat et le soleil méditerranéens nécessaires à une santé déjà atteinte. Fut-il conquis par ce pays ou plutôt et avant tout par celle qui devait devenir la compagne de toute sa vie et qui, méridionale d'origine, contribua à parfaire son amour du Languedoc et à l'y fixer plus tard définitivement ? Je ne sais, mais pour avoir moi-même, jeune Béarnais transplanté à Montpellier, suivi quelques années après lui le même chemin, je serais très enclin à pencher pour la seconde hypothèse.

Un moment attiré par la spécialisation phtisologique, il fut très vite captivé par les problèmes de médecine sociale, sans doute par le biais des questions que lui posait la réadaptation des tuberculeux pulmonaires. Mais sans doute aussi, comme il l'a noté lui-même, l'empreinte biologique reçue de son Père l'a-t-elle conduit à préférer la forme de Médecine qui lui parut permettre de mieux observer le comportement des êtres et leurs réactions et surtout de les aider à s'adapter aux exigences de la vie économique et sociale moderne. Désormais, dès 1942, il s'engagea dans la voie de la Médecine du Travail, s'y donna totalement et devait en devenir l'un des pionniers et plus encore un véritable Apôtre.

Au point que, lors de son propre discours de réception à l'Académie, Guyenot affirmait avec une humilité sincère et exquise qu'à travers sa personne c'était la Médecine du Travail que vous aviez admis en votre Compagnie pour la première fois et il vous félicitait avec humour de ce choix. Dois-je confesser que c'est grâce à vous, Messieurs, qu'en découvrant Edouard Guyenot j'ai véritablement appris ce qu'était dans sa plénitude la Médecine du Travail et que j'en ai mesuré l'importance. Elle n'existait pas encore, lorsque, sortant de l'Ecole de Santé Navale, je soutenais ma thèse. Plus tard, j'ai bien cotoyé au cours de ma carrière à travers le monde de distingués représentants de cette discipline mais leur action n'était par moi perçue que dans un champ de vision très marginal et je ne m'étais jamais penché sérieusement sur ses problèmes. Il est bien vrai, comme l'a affirmé Paul Valéry, que "Celui-là m'enrichit qui me fait voir tout autrement ce que je vois tous les jours". Et ainsi, suis-je devenu ces dernières semaines, enrichi par lui de cette nouvelle connaissance, un peu l'élève posthume de mon prédécesseur : de cela aussi je dois vous exprimer ma gratitude.

Il est un travers bien regrettable auquel échappent peu de cliniciens ou de praticiens, qu'ils soient médecins, chirurgiens ou spécialistes, qui est d'opposer leur médecine, celle de l'individu et de la personne, à la médecine collective, sociale et préventive. La première étant à leurs yeux seule noble, la seconde restant frappée de je ne sais quel ostracisme et l'objet de méfiance ou d'un certain dédain. Comme si l'une ou l'autre ne devaient pas être dominées par la passion de la sauvegarde de

l'Homme et comme si, à la poursuite de ce but toutes les voies — certes complémentaires — n'étaient pas des voies royales. Ceux qui, comme moi-même, ont eu l'honneur de servir au sein du Corps de Santé Colonial savent bien que c'est une pareille médecine de masse, sociale, prophylactique et curatrice tout à la fois qui a permis à nos anciens de contrôler, puis de maîtriser les grands fléaux endémiques tropicaux qui décimaient jadis les populations d'Outre-Mer tels le Paludisme, la Maladie du Sommeil, la Fièvre Jaune, les trois plus terribles, et de poursuivre une lutte victorieuse contre tous les autres, parasites ou infectieux, en réalisant une œuvre sanitaire admirable dont tous les peuples ex-colonisés nous savent gré.

J'étais donc sans doute ! encore que chirurgien hospitalier moi-même et enseignant Outre-Mer, un peu prédisposé à accueillir, à comprendre, à pénétrer l'œuvre qui fut la vie même et la passion professionnelle d'Edouard Guyenot. Il l'aborda très tôt, je vous l'ai dit, avant même qu'en 1946 la Médecine du Travail ait reçu son officiel bulletin de naissance, et, dès 1942, à Montluçon en qualité de Médecin Inspecteur Départemental au Commissariat à la lutte contre le chômage il fit ses premiers pas dans cette spécialité en gestation. Dans l'Allier comme à Bordeaux où il est nommé en 1943 Médecin Inspecteur Régional de la main d'œuvre son civisme et son patriotisme le conduisent — tout en s'acquittant déjà de ses fonctions avec une passion naissante — à soustraire à la déportation en Allemagne de nombreux jeunes travailleurs, prenant ainsi avec un courage serein des risques importants.

Nommé à Montpellier en 1946, il résida depuis dans notre cité où son activité déborda largement le cadre de cette région avec des responsabilités s'étendant bientôt à celle de Toulouse puis de Clermont-Ferrand. Il contribua à fonder la Société Régionale de Médecine et d'Hygiène du Travail de Montpellier dont il fut en qualité de Secrétaire Général la cheville ouvrière et qu'il anima jusqu'à sa fin. Car très vite il avait perçu quel vaste champ d'action lui offrait cette discipline alors nouvelle qui lui paraissait sans limites et à laquelle il contribua largement à donner sa forme, ses structures, son esprit. Dès 1952, dans le cadre de l'Institut de Médecine Légale de Montpellier sous la direction de son maître et ami le Professeur Fourcade il fut associé à l'enseignement de la Médecine Sociale et de la Médecine du Travail pour être en 1962 nommé brillamment au Concours, Professeur Agrégé. La même année 1962 en qualité de Secrétaire Général de la Quinzaine des Sciences Nucléaires de Montpellier il fut le principal responsable de la magnifique réussite de cette importante manifestation internationale. La Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur vint en 1967 récompenser sa valeur et son labeur inlassable.

Eviter l'altération de la santé des travailleurs du fait de leur travail est un but qui lui paraissait à la fois clair et combien complexe dans ses ramifications infinies. En parcourant ses travaux — plus de 75 publications — on en prend conscience clairement. Cette altération de la santé va des maladies définies et connues — qu'elles soient organiques, fonctionnelles, psychiques ou mentales — jusqu'aux combien vagues "dégradation des processus de vieillissement des travailleurs" en passant par les traumatismes de toutes sortes. Sa mission, Guyenot la concevait comme englobant à la fois une action purement médicale de dépistage des maladies par les examens de surveillance, mais aussi la prévention des accidents et des maladies professionnelles par le repérage des risques dans le travail. Il s'attacha à la difficile élimination de ces risques chaque fois que cela était possible et, dans le cas contraire au problème de la sélection et du très grave choix de ceux qui parmi les travailleurs pouvaient être exposés à certains risques sans effet nocif pour leur santé et leur personne. Plus encore, la prophylaxie des agressions, souvent minimes mais répétées à l'infini, susceptibles d'user, de saper progressivement leurs forces vives et de les amener sournoisement vers une vieillesse trop précoce le conduisit à lutter contre les différentes nuisances physiques, chimiques ou mécaniques. En véritable précurseur il envisagea l'immense et capital problème de l'amélioration des conditions de travail : rythmes et horaires, attitudes, adaptation de la machine à la physiologie humaine, et — couronnant l'ensemble — climat psychologique de l'entreprise et relations humaines auxquels il attachait une particulière importance.

Enfin, il tenta d'apporter des solutions raisonnables et justes à l'angoissante question du reclassement des diminués physiques, de la reprise du travail et de la réadaptation des handicapés. Sans doute cet homme que la maladie avait frappé très jeune, et qui, avec un souriant courage, avait surmonté son mal et ses rechutes, était-il particulièrement sensible à ces questions dont il traita largement dans ses travaux — y compris les tout premiers — se montrant là encore un précurseur et un pionnier.

C'est à la réalisation de cette œuvre, particulièrement dans les circonscriptions régionales qui lui étaient confiées mais aussi au niveau national et international auquel l'avait porté sa grande autorité, que par son action, par ses écrits, par son enseignement, le Professeur Guyenot s'est donné de toutes ses forces. On imagine que dans cette voie les difficultés ne lui furent pas épargnées. Sans parler des problèmes administratifs dus à une législation encore balbutiante et incomplète en la matière, il s'est heurté à la méfiance à tous les niveaux : méfiance des responsables d'entreprise et des cadres, et aussi parfois méfiance paradoxale des responsables syndicaux et des salariés eux-mêmes. Tant il est vrai qu'il est souvent

difficile de faire comprendre aux hommes où est leur intérêt véritable lorsque l'on doit pour cela bousculer la routine ou faire éclater des cadres traditionnels.

Sans doute certains d'entre vous, Messieurs, ont-ils encore présente à la mémoire la très belle communication qu'il fit devant vous en mai 1964 et où, dans cette forme artistement ciselée qui était sa marque et avec l'humour délicat qui caractérisait son esprit, évoquant certaines apostrophes ou réflexions recueillies au hasard de réunions professionnelles, il traitait de sa mission en posant la question "Médecin du Travail, Assassin du Poète ?". L'année suivante il brossait devant vous le panorama intitulé "De la Médecine du travail à l'Ergonomie" dans lequel il faisait passer, tout au long de phrases parfaites, sa conception de la grandeur de sa mission, comme lorsqu'il considérait la fin idéale de la Médecine du travail en disant ceci : "Il s'agit d'obtenir une harmonie telle entre le travail et l'Homme que celui-ci ne considère plus sa tâche comme un effort pénible et harassant, mais comme la réalisation satisfaisante d'une œuvre". Mais tout à la fois une certaine inquiétude — comme un vertige — le saisissait devant la profondeur de cette mission qu'il exprimait ainsi : "En relisant les textes sur la Médecine du travail, on éprouve un peu la même impression d'émerveillement et de recul devant l'impossible que lorsque l'on relit la République de Platon" et il ajoutait "l'essentiel apparaît bien difficilement réalisable car il n'est pas tenu compte de l'état ordinaire des mœurs". N'y-a-t-il pas chez ce Médecin, chez cet Humaniste qui tente de libérer l'homme, dans son travail, du poids de "structures" pesant sur lui du dehors, comme une hésitation, comme un doute à peine esquissé. Une libération des "structures" suffit-elle à assurer la libération authentique de l'homme ? Notre opinion personnelle est que comme il y a équivoque (et parfois mensonge) à dire que la révolution suffirait à supprimer le malheur du travailleur quand celui-ci est dans certaines formes de la nécessité de la vie et du travail même, il y a également équivoque et parfois mensonge à considérer que le mal de l'homme est essentiellement dans la structure sociale, sans montrer qu'il y a un mal ontologique de l'homme qui est dans la condition de la créature, séparée de ce qui répondrait à son besoin essentiel. Mais ceci, qui était sans doute ressenti par Guyenot, chrétien de foi profonde, ne doit en aucune manière entraver l'action tendant à substituer aux structures étrangères et hostiles à l'homme, celles qui lui permettront d'épanouir son être, bien au contraire. Et Guyenot, dans son domaine, a cherché avec obstination les solutions humaines, sachant bien que la libération sociale, collective, à laquelle il travaillait était nécessaire à la libération personnelle intérieure, spirituelle des hommes. Il était un homme essentiellement bon, d'une bonté foncière. La très haute conception qu'il avait de l'œuvre sociale à accomplir fut toujours dominée par l'idée de sauvegarder la personne humaine et — je le cite encore — "non seulement sa santé, mais sa dignité et ce que l'homme considère comme sa raison de vivre".

"Un être qui disparaît, c'est une leçon qui se dégage" disait Edouard Guyenot lorsque, un soir pareil à celui-ci, il rendait hommage à son prédécesseur à cette Académie le Docteur Desmonts. Et il parle ailleurs de la "sérénité que donne le besoin d'aller au bout de sa tâche". La leçon qui se dégage pour moi, de la vie de Guyenot, c'est bien cette *sérénité* que lui donnaient à la fois sa grande intelligence lucide, sa vaste culture humaniste, sa croyance et son indomptable courage. Car cet homme de labeur, d'obstination souriante et aimable dont la carrière, nous l'avons dit, fut frappée très tôt par la marque douloureuse de la maladie, était habité d'un immense et authentique courage, non pas celui qui aveugle mais celui, qui, lucide, regarde et surmonte. Contraint par le mal à interrompre un temps ses études, puis par la rechute à subir plus tard une importante intervention chirurgicale, il supporta enfin des séquelles profondes, qui, s'aggravant et se compliquant, finirent par l'emporter prématurément, l'arrachant trop tôt à l'affection attentive de son admirable épouse et de sa fille et à l'amitié de tous car cet homme ne comptait que des amis. Malgré ses épreuves de santé, il assumait son état et ses fonctions jusqu'au bout, avec cette force d'âme sereine et silencieuse, sans jamais une plainte à quiconque. Il réservait toutes ses forces à sa tâche qu'il accomplissait sans ménager ses efforts et pour le reste adaptait sa vie à ses possibilités physiques, surtout vers la fin alors que sa santé fléchissait. On pouvait voir alors cet homme blessé, rentrant de son travail le soir, se reposer un instant en traversant lentement le délicieux jardin qu'il aimait, le temps d'y respirer le parfum d'une fleur, puis s'installer sur le siège d'un appareil l'aidant à économiser ses forces pour accéder à l'étage où l'attendait la chaude intimité de son foyer. Dans le même temps, il n'hésitait pas à faire en voiture (car il ne pouvait se déplacer autrement) avec Madame Guyenot, de fréquents voyages à Paris où l'appelaient bien souvent ses fonctions. Il alla donc ainsi, sereinement, jusqu'au bout de ses forces, jusqu'au bout de sa tâche et c'est au retour de l'un de ces voyages de travail qu'il s'éteignit.

Ultime et sublime leçon d'une existence féconde, s'il est vrai, comme nous le croyons fermement, que notre vie ne vaut rien si nous ne savons pas pourquoi nous accepterions de mourir.

Cette plénitude du sens de la vie, Monsieur le Médecin Colonel Gilis, mon Colonel et Cher Parrain, vous l'avez inculquée à nos Promotions d'après 40 lorsque, Sous-Directeur de l'Ecole d'Application du Service de Santé Colonial, au Palais du Pharo à Marseille, vous aviez la responsabilité de parachever la formation militaire, morale et aussi physique des jeunes médecins que nous étions, frais émoulus de l'Ecole de Santé Navale alors repliée à Montpellier.

En ces années sombres pour notre Pays blessé, occupé, coupé de son

Empire où nous rêvions d'aller Servir, nous étions bien désemparés. Navalais en 39, nous avons quitté Bordeaux et notre Ecole dans un enthousiasme fervent, une ferveur juvénile extraordinaire — j'en porte ici témoignage — pour servir et nous battre, médecins auxiliaires de bataillons coloniaux et de formations de Marine.

Je revis encore, Chers Camarades de la Promotion Jules Crevaux, ces dernières journées bordelaises où nous rivalisions pour être les premiers à partir au feu... Et nous étions revenus après juin 1940 — hormis quelques-uns morts au Champ d'Honneur ou prisonniers — le cœur meurtri, pour retrouver à Montpellier notre chère et vieille Ecole, accueillie avec chaleur par la Faculté de Médecine, par son distingué Doyen le Professeur Giraud, et par ses maîtres éminents.

Nous avons, en suivant le précieux et remarquable enseignement qu'ils nous prodiguaient, complété notre formation médicale. Mais que devenait, fin 1942, cet avenir de Service Outre-Mer auquel nous voulions croire malgré tout ? C'est alors qu'à Marseille, au Pharo, nous fûmes reçus par nos anciens, nos Maîtres du Service de Santé, en cette Ecole d'Application où j'eus l'honneur d'enseigner plus tard à mon tour. Et leur accueil nous réchauffa le cœur dans cette inoubliable ambiance où régnait la plus sincère camaraderie et où les grades et les titres s'estompaient devant l'esprit de Corps et la communauté de Vocation.

C'est alors aussi, mon Colonel, que nous est apparue votre prestigieuse figure de Chef et cet enseignement éblouissant où vous nous brossiez avec un talent incomparable la fresque infinie du Fait Colonial à travers les âges et la magnifique histoire de la Médecine Coloniale et de notre Corps. Il est facile aux ignorants de fustiger le "Colonialisme" ou d'ironiser sur le "paternalisme". Ils ne savent rien, où ne disent rien — les malheureux — de nos héros et de nos martyrs — non pas seulement de ceux qui sont tombés dans les combats — mais de ceux si nombreux qui, au delà des mers, à travers les cinq continents, ont donné leur vie pour leurs frères de couleur, et qui sont morts à la tâche victimes d'épidémies, de maladies tropicales ou simplement d'épuisement. Il faudra bien l'écrire un jour cette noble histoire de notre Corps au Service du pays et des populations déshéritées...

A Marseille, en des temps difficiles, vous avez su, mon Colonel, nous la dire et nous redonner l'Espoir et la Foi dans notre future mission. Parallèlement vous aviez pris à votre compte notre initiation au cheval, cette incomparable école de courage, de maîtrise de soi, de rigueur, d'équilibre et d'élégance du corps et de l'âme. Nul d'entre-nous, je peux vous l'assurer, n'a oublié la prestance de votre juvénile silhouette de cavalier, conservée en dépit des années, votre esprit si brillant et votre passion du Service. Vous fûtes pour nous l'exemple même du Médecin-Soldat.

Vous m'avez dès cette époque du Pharo, honoré de votre confiance amicale. Comment oublierai-je jamais qu'ayant dû abandonner par suite des conditions de guerre un travail anatomique sur le Noir Africain commencé sous la direction du Professeur Pales, vous m'avez conseillé pour ma thèse inaugurale un sujet d'Histoire de la Médecine Coloniale. Plus encore, vous avez accepté de siéger à mon Jury de Thèse, que présidait notre Doyen le Professeur Giraud avec pour assesseurs mon très cher Maître le Professeur Harant, et le Professeur Déjean lui-même ancien de notre Corps... tous trois membres éminents de cette Compagnie.

Comment oublierai-je encore, que quelques mois auparavant, le 13 février 1943, un autre très distingué membre de cette Académie, Monseigneur Raffit, bénissait mon union avec celle qui est la compagne de ma vie et qui fut elle-même, mes Chers Maîtres, votre élève.

Ainsi ceux qui présidaient à mon entrée dans la noble profession médicale et celui qui reçut la mutuelle promesse qui nous engageait pour la vie sont là pour m'accueillir en votre Compagnie.

C'est donc avec une joie sans mélange et une émotion intense qu'après une longue route à travers le monde, Monsieur le Président, Madame, Messieurs, je prends ce soir place parmi vous.

Dr Paul Navarranne

REPONSE DE M. Louis GILIS

Monsieur,

Les accents dont vous venez de faire usage dans l'éloge de votre distingué prédécessur, le Professeur Guyenot, ne sont pas sans avoir touché profondément toute l'assistance ici réunie ce soir. C'est avec piété et émotion qu'elle vous a donné des marques d'approbations pour celui dont vous allez occuper le fauteuil. Aussi bien, au début de mon propos, dans cette "réponse" que, suivant l'usage académique, j'ai reçu mandat et qualité de vous faire, au nom de notre

Compagnie, suis-je, de toute mon âme, entraîné à vous dire, en prenant comme témoin Madame Guyenot ici présente, la gratitude considérable que vos éloquentes paroles viennent de déclencher dans cette assemblée.

Je n'ai pas eu l'honneur et l'avantage de connaître de son vivant, le Professeur Guyenot. Je ne puis donc que me référer à tout ce que vous venez d'en dire sans en ajouter davantage, et, je prie, très respectueusement, son épouse de bien vouloir agréer, au nom de toute l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, l'expression profonde des hommages que je lui exprime.

En ce qui me concerne moi, personnellement, je vous dirai qu'il est émouvant pour un homme de mon âge, d'entendre un praticien et un officier de votre classe dire, avec son cœur, les dernières phrases que vous avez bien voulu prononcer à mon endroit.

Vous avez réveillé en mon conscient, et même dans mon subconscient, des souvenirs qui comptent : Je me vois arrivant au début de 1941 au Pharo de Marseille ; je sortais de la Citadelle de Strasbourg, réoccupée par les Allemands, encore tout imprégné de cette expérience militaire "très spéciale" : la captivité. Chef d'Etat-Major du Service de Santé d'une des armées d'Alsace, celle qui était adossée à la Suisse, j'avais reçu l'ordre, quand la décision fut prise d'abandonner la "ligne Maginot", de me replier avec mon Etat-Major sur Besançon. J'y arrivais le 14 juin, le jour où tombait Paris, précédé par mon Directeur, accompagné de son médecin consultant, le Professeur Parisot de la Faculté de Nancy. Ce dernier devait rejoindre le Grand Quartier Général, et, vous deviez le relever, et, être des nôtres, Monsieur le Doyen Giraud...

J'appris, en arrivant dans cette ville, que l'Armée dont je faisais partie était fortement accrochée sur les crêtes des Vosges, enveloppée sur sa droite, et, qu'elle était dans l'impossibilité de continuer son mouvement de replis. Je pris alors la décision de revenir d'où je venais, et, c'est ainsi... que je finis par être fait prisonnier.

Si je fais état de tout ceci, Monsieur, c'est pour bien marquer le climat dans lequel je me trouvais en arrivant à Marseille, où je devais faire votre connaissance, et, combien le devoir du médecin-soldat peut le placer devant des conjonctures inattendues.

Or, je sais, comme je vais l'indiquer tout à l'heure, que vous aussi, alors que vous étiez médecin-lieutenant, vous avez eu des problèmes de conscience de cet

ordre, et, que vous leur avez donné une solution qui, bien que pénible, fait honneur, à mon avis, à votre conception du "Devoir" d'un officier du Service de Santé.

Je pris donc ma place au Pharo, dans notre Ecole d'Application du Service de Santé des Troupes Coloniales. Une des clauses de l'Armistice laissant à la France la gérance de son empire colonial, il nous restait le devoir de former des médecins spécialisés en pathologie exotique, et qui soient, en même temps, des officiers de l'Armée active aptes à opérer dans le climat de "la Bataille"...

La "Bataille", ils devaient y rentrer inéluctablement. Nous désirions donc former à la fois des praticiens en médecine tropicale, et, des officiers aptes à trouver leur place exacte dans les dispositifs tactiques, dont ils seraient, dans leur spécialité, une partie.

Durant la guerre de 1914 le grand chirurgien que fut Carrel, père du premier "Auto-Chir", avait saisi, avec son esprit de compréhension ubiquiste, qu'un Service de Santé, vraiment efficace en temps de guerre, devait comprendre dans ses cadres un certain nombre de spécialistes des questions militaires, dans leur stade le plus simple, comme dans leur stade le plus élevé. Il leur voulait une formation comparable à celle que recevaient les futurs chefs de l'Armée et les officiers d'Etat-Major. Ses idées furent adoptées ; elles aboutirent à la désignation qualifiée d'un certain nombre de médecins du cadre actif (trois fois par an : deux métropolitains et un colonial), destinés à recevoir pendant vingt-quatre mois, l'enseignement complet d'une promotion de l'Ecole de Guerre.

J'avais été de ces médecins, et, j'avais suivi, vers 1928-1929, le sort d'une promotion dont le chef de bataillon de Lattre de Tassigny avait été l'officier le plus ancien. C'est cette qualification très spéciale qui avait fait de votre serviteur un "Chef d'Etat-Major" d'une "Direction du Service de Santé d'Armée", et, c'est elle aussi qui m'avait fait désigner, dès ma libération de captivité, pour remplir les charges de Sous-Directeur d'une Ecole d'Application dont on attendait beaucoup pour le service de santé de l'Armée nouvelle.

Avant la guerre de 1939, ces questions étaient un peu négligées dans le Service de Santé et confondues souvent, dans l'enseignement, avec la partie administrative du métier. Après l'expérience de 1940 il apparaissait important d'informer les jeunes médecins militaires de carrière d'un certain nombre de rudiments, touchant à la "tactique" des armes, et, à celle de leur service, afin de leur permettre un meilleur rendement et une meilleure compréhension des servitudes du combat comme de celles touchant à la "logistique des armées". Pour

sauver des vies, il fallait d'abord que les sauveteurs vivent, survivent plutôt, et, pour cela les instruire afin qu'ils soient en mesure d'agir, de manoeuvrer intelligemment, dans la situation presque toujours diffuse du combat.

Vous comptiez, monsieur, parmi ceux particulièrement qualifiés pour aborder ces questions neuves, et, entraîner dans votre sillage compréhensif ceux qui pouvaient douter de leur intérêt. Votre formation d'esprit vous y prédisposait.

Jetons, en effet, un coup d'œil sur votre passé, celui d'abord de vos études secondaires. Vous êtes né à Pau en 1917 ; vous avez fait vos études au lycée de Pau où vous avez obtenu plusieurs prix d'excellence, et même, en conclusion, le Prix de la ville de Pau. Par ailleurs, pour ce qui m'intéresse dans le propos que je développe présentement, je constate que vous aviez de quoi tenir sur le plan militaire. Votre père était revenu de la première grande guerre avec la médaille militaire ; votre mère descendait d'une lignée de cavaliers — un de vos aïeux maternels n'était-il pas officier de Lanciers, à une époque où le combat à cheval avait encore une valeur souvent déterminante sur le champ de bataille.

En 1938 vous voici à Bordeaux, à l'Ecole de Santé Navale. Vous y passez brillamment le concours de l'Externat des Hôpitaux de cette ville, et, la guerre fait de vous, en 1939, un médecin auxiliaire sur les crêtes des Alpes ; vous y gagnez la croix de guerre.

L'armistice avait fait situer l'Ecole de Santé Navale à Montpellier. Major de Promotion, vous aviez opté pour la "Coloniale" et vous arriviez à Marseille, à ce Pharo, où nous nous rencontrions. C'est alors qu'a commencé à se créer entre nous deux un lien de sympathie auquel le programme de mon enseignement n'était probablement pas étranger.

Ce programme, on m'avait laissé en haut lieu le soin de le définir : à mon passage à l'Ecole de guerre s'ajoutait mon expérience de la guerre 14-18 : Entré en 1911 dans l'armée comme canonnier, je l'avais faite, de bout en bout, comme combattant dans l'artillerie et l'aviation. Je reconnais que j'avais le goût des "tactiques", mais mon hérédité médicale n'avait point manqué de jouer chez moi en faveur d'un intérêt considérable pour tout ce qui concernait la médecine, et, donc le Service de Santé des Armées. Il m'avait été donné de rencontrer souvent dans le laboratoire de mon père le Médecin général Inspecteur Toubert, et, j'en avais beaucoup appris. Par ailleurs, dès que s'en présentât l'occasion, et ce fut en 1925 lorsqu'éclatât la guerre du Rif, je voulus connaître par moi-même les difficultés du service de l'avant, dont j'avais été jusque là plutôt le spectateur ou le profiteur.

Dans le Rif, dans ces combats livrés dans des terrains terriblement accidentés, j'avais acquis la conviction que la relève des blessés et les soins immédiats jouaient un rôle primordial dans leur devenir évolutif. Notre rôle de médecin n'était possible et efficace que s'il s'accompagnait d'une certaine compétence de la tactique de ceux, amis et ennemis, qui se trouvaient face à face.

Par ailleurs, il y a une question physique qui a une grosse importance. Elle conditionne des possibilités diverses : hier l'usage du cheval, parfois des talents d'alpiniste, aujourd'hui avoir l'entraînement parachutiste, toujours être bon nageur, etc... Bref le jeune officier-médecin doit être énergique, plein d'entrain, apte à remonter les courages dans les situations dépressives, et, tout cela avec un désir continu de se perfectionner dans la technique de son métier.

Dans cet ordre d'activité votre exemple a été pour moi une aide puissante, et, c'est, je ne le cache pas, avec un certain orgueil qu'il m'est permis de constater combien l'enseignement équestre que je vous ai donné alors, a porté des fruits, car si vous êtes un clinicien et un professeur remarquable, il y a un côté "homme de cheval" que je suis loin de mésestimer.

Pour arriver à des résultats aussi divers il m'était apparu qu'il était opportun de rechercher comme complément de l'esprit de philosophie biologique, essence de la profession de médecin colonial, un cadre culturel général dont l'Histoire pouvait seule se présenter à la fois comme un délassement et une nourriture.

Dans cet ordre d'idée, vous me suivîtes aussitôt, Monsieur, en me demandant un sujet de thèse inaugurale, à la fois médical et historique. Nous fîmes le choix de cette épidémie de fièvre jaune de Saint Domingue qui devait mettre un frein à l'expansion française dans les Antilles et le golfe du Mexique, alors que c'était justement en ce point d'outre-mer que se trouvait le centre de gravité des conceptions coloniales de la France d'avant la révolution.

C'est avec un vrai plaisir que je trouvai dans cette étude les accents justes pour caractériser l'héroïsme féminin déployé dans ces dramatiques circonstances par la sœur du Premier Consul, la merveilleuse Pauline. Inutile de vous dire combien la paraphrase de ces circonstances était faite pour plaire au Napoléonien que je suis et que j'étais déjà alors, comme vous venez de le dire, et, je le répète avec plaisir.

Il est piquant de constater que tout le jury de cette thèse qui fut

soutenue naturellement devant la Faculté de Montpellier, puisqu'elle était le couronnement d'un enseignement de l'Ecole de Santé Navale, et que cette Ecole fonctionnait à Montpellier, se trouve en ce moment faire partie de notre Académie. Il y avait là comme une prédestination de cette journée.

Votre carrière a commencé alors à dérouler ses méandres harmonieux dans le poème de votre vie, qui mériterait le symbole d'armoiries dont Madame Navarranne serait le plus beau fleuron. Vous l'aviez rencontrée en 1943 au moment où elle devenait, de son côté, Docteur en Médecine. Un jour, mais n'anticipons pas, elle serait votre collaboratrice ; elle serait même sous vos ordres, puisqu'elle eut l'élégance de s'engager comme "Afat" dans le service médical de l'armée et d'y devenir Médecin Lieutenant en Indochine où elle gagna la croix de guerre.

Mais, et c'est ici que je reviens au début de ce propos, vous aviez à subir à votre sortie du Pharo, au début de votre carrière d'officier-médecin, une épreuve grave : celle de la "captivité volontaire", et, vous avez participé à la relève des médecins prisonniers en Allemagne, c'est-à-dire des médecins qui, malgré la convention de Genève, furent retenus dans les "stalags".

Avec votre grand esprit d'indulgence, vous avez bien voulu me dire que ce séjour en pays germanique, c'était je crois en Autriche, vous avait été salutaire tant au point de vue du Chrétien qu'à celui du praticien, et, que vous aviez énormément travaillé dans ce stalag grâce à un confrère autrichien, chirurgien distingué dans la vie civile, qui vous facilita un entraînement chirurgical de qualité. Les Dieux se manifestent ainsi parfois, dans l'épreuve, à ceux qui leur sont chers.

Vous reveniez en France en 1945 ; mais, promu capitaine, vous ne tardiez pas à continuer volontairement vos services en Indo-Chine, et, vous y êtes devenu un maître de la chirurgie de guerre, décoré de la croix de guerre, bien entendu.

Le concours de l'Assistanat vous attendait en 1948 à Marseille, vous en franchissiez l'épreuve avec votre élégance habituelle, si bien qu'en 1949 vous étiez chirurgien résident de l'hôpital central africain de Dakar, une des places les plus riches en activité de toutes nos formations sanitaires de l'Empire. Vous y exerciez jusqu'en 1952. Comme il se doit vous dispensiez en même temps un enseignement fructueux à l'Ecole de Médecine de Dakar.

Evidemment tout ceci vous ouvrait la marche ascendante et brillante qui, par le chirurgicat des hôpitaux, où vous fûtes reçu premier à Paris en 1952, vous conduisit à l'Agrégation de chirurgie.

Vous en occupâtes également la première place, suivant vos habitudes.

Ensuite votre carrière, vos services, votre enseignement, vos travaux, tout se déroula en une cadence harmonieuse que ce fut au Pharo, à l'hôpital Michel-Levy de Marseille ou à Tananarive.

Je note que dans ce dernier poste vous vous êtes attiré l'immense sympathie de la population, que le gouvernement Malgache sanctionna en vous décernant une des plus hautes décorations de ce pays, accompagnant de très près votre promotion dans la Légion d'Honneur. La conclusion scientifico-militaire de tout cela fut pour vous la chaire magistrale de Professeur de Technique Chirurgicale et de médecine opératoire à l'Ecole d'Application du Corps de Santé Colonial.

Vous l'avez quitté ce Corps de Santé Colonial en y laissant les regrets de vos chefs, de vos collègues et de vos élèves. Vous voici maintenant, fort de votre titre de "Professeur Agrégé du Service de Santé des Armées", vivant entièrement parmi nous, à Ganges, comme à Montpellier.

A Ganges, "l'ombre d'Amarante", mise en lumière par notre distingué Secrétaire perpétuel, vous a été favorable. Votre grand renom de chirurgien, accompagnant vos qualités d'homme, aussi bien dans le domaine privé que dans le domaine public, n'a pas peu contribué à faire se déverser sur vous la faveur populaire. Vous venez d'en recueillir les fruits aux dernières élections cantonales, et, le moins que l'on puisse en dire c'est que ces électeurs de Ganges nous ont fait là une démonstration admirable de leur valeur démocratique.

Mais je ne veux pas conclure cette "réponse", où les circonstances m'ont, peut-être, un peu trop fait parler de moi, au lieu de ne parler que de vous, tant le sujet était mélangé à l'origine, sans dire combien il ressort de votre caractère des points communs avec les plus grands noms de notre histoire médico-militaire. Parmi eux, je retiens le Baron Larrey car vous avez un peu la même silhouette, et, comme lui, vous êtes un pyrénéen. Comme lui, vous avez été attiré au début de votre carrière par le prestige de la Marine ; comme lui, vous avez creusé les secrets de la pathologie exotique, passant des aspects chirurgicaux de la Bilharziose à ceux de l'Amibiase, voire des Mycétones. Vos publications de chirurgie n'ont jamais altéré le point de jonction des maladies tropicales avec la technique chirurgicale la plus pure, et, vous êtes précieux pour nous, à Montpellier, sur ce terrain particulier. Aussi notre collègue le Professeur Harant et son successeur le Professeur Rioux n'ont-ils pas manqués d'utiliser en ce sens votre richesse didactique, celle que vous

dispensez sur ceux qui ont la qualité de savoir et de vouloir vous entendre.

Mais, c'est surtout au Larrey, chirurgien d'armée des grands champs de bataille, auquel je pense en vous regardant ; à cet homme dont "l'honnêteté" a mérité une mention spéciale dans le testament de l'Empereur...

Et alors, ici, je ne m'adresse pas uniquement à vous, Monsieur ; mais j'inclus tout l'auditoire dans mon propos. Je lui demande de me suivre, dans un effort collectif de pensée constructive, en remontant le cours des ans... Jusqu'à la soirée du 18 juin 1815 — celle de Waterloo.

Il est un peu plus de 19 heures.

Cinquante mille Anglais, le doigt sur la gachette, attendent ce qui sera le dernier choc de ce qui reste des Français. (Quinze mille environ). Wellington, monté sur "Copenhague", est presque en première ligne, avec les Gordon Highlanders.

Il règne une espèce d'accalmie dans le combat, là où il se trouve. A sa gauche la ferme de la Haie Sainte brûle, et, devant ces murs, sur un tapis de bouts de papiers déchirés provenant des enveloppes de cartouche, gisent des monceaux de morts ou de mourants. A la hauteur de la ligne des canons anglais les cadavres de chevaux, ceux des cuirassiers, tués dans les grandes charges de l'après-midi, dressent la frise de leurs membres raidis par la mort. Ça sent la poudre noire et la putréfaction !

L'Etat-Major anglais est anxieux. A quelque deux cents mètres, droit devant, il y a un angle mort, tout rempli de fumée, de clameurs vagues et de mystère !

On entend un roulement sourd : ce sont les tambours de la vieille Garde qui battent la charge. Par instant le bruit des caisses laisse percer comme un air de musique nostalgique : c'est la marche des "Bonnets à Poils" de Gebauer que jouent les musiques des grenadiers, descendant, l'arme au bras, dans le vallon.

L'Empereur marche avec eux, monté sur la "Désirée", sa fine jument grise.

Tout d'un coup, Wellington voit des silhouettes humaines qui apparaissent ça et là. Sont-ce des flanqueurs qui précèdent les bataillons en colonne d'assaut ? — Sont-ce des détrousseurs de cadavres ou de blessés ?

Il braque sa lorgnette et distingue le shako noir et l'habit brun des brancardiers français.

Un homme en surtout bleu, aiguillettes d'or, grand bicornes, paraît les diriger.

— "Quel est cet audacieux ?" — demande-t-il. On lui crie : — "C'est Larrey, Sir" —

Il ordonne sèchement : — "Qu'on ne tire pas de ce côté ! " — et, gravement, d'un geste large, il soulève son chapeau.

— "Qui saluez-vous ? " — demande le Duc de Cambridge.

— "Je salue l'honneur et la loyauté qui passent ! " —

Et je pense à vous dans ce qui en demeure, Monsieur, et... Cher Ami.

Louis Gilis

ALLOCUTION DU PRESIDENT

Madame, Mes Chers Collègues, Mesdames, Messieurs,

Nous avons tous été très sensibles à l'éloge prononcé à la mémoire de notre collègue Edouard Guyenot et très heureux d'entendre louer les qualités de celui qui va occuper désormais son siège dans cette Compagnie.

Je n'ai pas la mission de rappeler ici les mérites de notre Collègue, mais je voudrais souligner en quelques mots les communications d'un haut intérêt, faites par notre regretté Collègue, à la tribune de cette Académie.

Aux liens de sympathie qui nous rapprochaient, s'ajoutaient les circonstances de notre admission à l'Académie la même année ; lui le 25 mai et moi-même le 26 octobre 1959. Il avait été de ceux qui ont aidé à rétablir la tradition de l'éloge de leur prédécesseur.

A son époque "Marcoules" nous avons eu des communications sur la protection des travailleurs contre les radiations ionisantes ; nous savons de reste les charges qu'entraînent ces précautions et combien elles s'alourdissent avec les exigences toujours croissantes des bio-physiciens ; nous devons noter aussi l'importance qu'il avait reconnue il y a dix ans déjà, à l'utilisation des techniques nucléaires dans l'industrie.

Trois autres communications, de 1964 à 1966 nous ont montré soit avec une pointe d'ironie, soit à travers un bilan de vingt ans d'expérience des vues

originales sur sa spécialité à la haute portée sociale. "A l'heure de l'Ergonomie", suivant sa formule, la médecine du travail gardait une pointe de mystère. Le dictionnaire n'a réponse qu'au terme "Ergophobie", laissant penser qu'il partage les vues de ce personnage, devenu légendaire, qui entendant parler de médecine du travail, disait : "Ah, vous voyez, ils ont bien fini par le reconnaître que c'était une maladie !"

Ces dernières années, en raison de ses charges et de son état de santé, nous avaient privé de sa participation assidue à nos réunions. Je garde de sa dernière visite dans mon Service le souvenir de sa compétence et de sa haute conscience dans l'exercice de la médecine sociale.

Avant de lever la séance M. Claude Romieu, Président en exercice, adresse au récipiendaire les quelques mots de bienvenue au nom de ses nouveaux Confrères, parmi lesquels il l'invite à prendre place.

Monsieur,

Dans ce fauteuil qui porte le N° II de la Section de Médecine, vous venez à votre tour dans une suite prestigieuse d'éminents collègues, attachés pour la plupart à notre Ecole, depuis 1847, date de la reprise des Activités de cette Académie, sous sa forme actuelle. Le premier fut Charles Anglada, dont on peut voir le portrait au mur de la salle des Actes de la Faculté, puis en 1878 Etienne Gayraud, agrégé de Médecine, suivi en 1902 par Alexandre Rodet qui enseigna à la Faculté et dirigea l'Institut Pasteur. Dix ans plus tard Paul-Emile Desmonts devait lui succéder ; notre génération garde le souvenir des Travaux Pratiques de Médecine Opératoire qui lui étaient confiés.

Monsieur, je puis ajouter Cher Ami, depuis le jour où reprenant le bistouri sans uniforme, vous êtes venu dans notre région pour pratiquer sous le ciel cévenol, les circonstances n'ont pas cessé de resserrer nos liens amicaux. Les techniques pratiquées au bloc opératoire du Centre vous ont intéressé ; vos succès professionnels vous ont vite imposé et notre collaboration au bureau de la Société de Chirurgie de Montpellier et du Languedoc Méditerranéen, puis au sein du Collège International de Chirurgiens nous a rapproché, associés en outre dans une affection commune pour ce grand ami, votre camarade d'école, François Mattei.

La qualité s'impose partout, et vous en avez eu récemment un nouveau témoignage par le suffrage de vos concitoyens.

Souhaitons que tant d'activités bienfaisantes ne vous absorbent pas au point de nous priver trop souvent de votre présence à nos réunions du lundi ; séances au visage si varié et toujours aussi riches de connaissances, où l'Académie est heureuse de vous accueillir.